e-Scripta Romanica
vol. 14 (2026): 239–251
ISSN 2392-0718
https://doi.org/10.18778/2392-0718.14.17

Corps en dérive, identité en devenir : une poétique du mouvement dans *Amours et aventures de Sindbad le marin* de Salim Bachi

Drifting Bodies, Identity in ihe Making: a Poetics of Movement in Amours et aventures de sindbad le marin *by Salim Bachi*

Khaoula Lakriti
Université Cadi Ayyad Marrakech, Maroc
https://orcid.org/0009-0003-2425-5227
khaoula.lakriti@gmail.com

Ali Rahali
Université Cadi Ayyad Marrakech, Maroc
https://orcid.org/0009-0007-7265-5718
rahali.safi@gmail.com

Résumé : Cet article analyse *Les Amours et aventures de Sindbad le marin* de Salim Bachi en montrant comment le voyage y dépasse le simple déplacement pour devenir une expérience de transformation du sujet. À travers la figure de Sindbad, l'errance maritime apparaît comme un espace d'épreuve et de reconfiguration identitaire, où la mer agit comme lieu d'indétermination et de désancrage. L'étude met en évidence une subjectivité en devenir, marquée par l'exil, la mémoire et la fragmentation. Le parcours du protagoniste ne conduit pas à une identité stable, mais à une conscience mobile, façonnée par l'altérité et l'instabilité. Par ailleurs, les expériences amoureuses participent à une véritable cartographie du désir, où le corps devient un espace de connaissance et de transformation. Ainsi, loin de toute finalité, l'initiation se déploie comme un processus ouvert, faisant du mouvement la condition même de l'existence et le principe d'une subjectivité toujours inachevée.

Mots clés : mouvement, voyage initiatique, désir, exil, fragmentation du sujet.

Abstract: This article analyzes *The Loves and Adventures of Sindbad the Sailor* by Salim Bachi, showing how travel transcends mere physical displacement to become an experience of subjective transformation. Through the figure of Sindbad, maritime wandering emerges as a space of trial and identity reconfiguration, where the sea functions as a site of indeterminacy and uprooting. The study

Received: 2026-03-31; Verified: 2026-06-03; Accepted: 2026-07-07
© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Funding Information: Université Cadi Ayyad Marrakech. **Conflicts of interests**: None. **Ethical Considerations**: The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** K.L 60%, A.R 40%. **Declaration regarding the use of GAI tools**: Not used.

highlights a subjectivity in the making, shaped by exile, memory, and fragmentation. The protagonist's journey does not lead to a stable identity, but to a mobile consciousness formed through alterity and instability. Furthermore, amorous experiences contribute to a true cartography of desire, in which the body becomes a space of knowledge and transformation. Thus, far from any fixed endpoint, initiation unfolds as an open-ended process, making movement the very condition of existence and the principle of an ever-unfinished subjectivity.

Keywords: movement, initiatory journey, desire, exile, fragmentation of the subject.

1. Introduction

Dans les littératures maghrébines contemporaines, le voyage n'est plus une simple translation géographique, mais une modalité de l'être. Chez Salim Bachi, l'errance maritime et terrestre devient le creuset d'une reconfiguration du sujet. Il s'agit ici d'analyser comment l'expérience de la traversée, loin de n'être qu'un exil, s'érige en instrument de connaissance de soi et en vecteur d'une autonomie conquise sur les décombres des appartenances exclusives. Dans cette perspective, le voyage se déploie d'abord comme une expérience de projection et de dépassement de soi, où l'imaginaire savant participe à la constitution d'une subjectivité mobile. Le narrateur souligne ainsi :

> Voyager juste, c'est ne connaître personne dans les lieux où l'on va, ou fort peu de gens ; n'avoir ni lettre de recommandation à remettre ni rendez-vous auxquels se rendre ; n'avoir d'engagements qu'avec soi, pour voir sans hâte les choses – d'une région, d'une ville – que nous avons désiré voir et qui d'ordinaire ne sont pas légion. » (Bachi, 2010, p. 85).

Cette conception du voyage met en évidence une volonté de rupture avec les cadres habituels de l'existence et les réseaux de sociabilité qui structurent le quotidien. Le déplacement apparaît alors comme une expérience de disponibilité à soi-même et au monde, fondée sur la liberté, l'ouverture et la contemplation. En se soustrayant aux obligations et aux attentes sociales, le sujet accède à une forme de détachement propice à la réflexion et à la transformation intérieure. Le voyage s'inscrit dès lors dans une dynamique de reconfiguration de soi, où l'expérience vécue devient le vecteur d'une subjectivité en mouvement et continuellement renouvelée. Cette dimension transformatrice tient précisément au fait que le voyage ne se réduit pas à un déplacement géographique, mais engage une expérience singulière du monde et de soi.

> L'horizon du voyage n'est pas d'une solidité objective, il prend une consistance essentiellement symbolique, nourrie d'un rapport au réel revisité qui sollicite l'imaginaire. D'où l'étroitesse de la relation que le voyage entretient avec l'expérience et qui demeure la meilleure garantie de sa capacité transformatrice (Christin, 2005, p. 100).

Dans cette optique, le voyage se comprend comme un dispositif privilégié de recomposition identitaire et d'ouverture à l'imaginaire, attestant la primauté du symbolique sur l'expérience strictement empirique. Une telle dynamique s'inscrit dans une véritable éthique de l'intensité, que condense l'injonction à « vivre vite, partir loin, aimer le plus » (Bachi, 2010, p. 83). Cette conception du sujet voyageur trouve un

écho dans les *Maqāmāt d'Al-Hamdani*, œuvre fondatrice de la prose narrative arabe classique, où l'errance, le déplacement et la métamorphose du sujet constituent les ressorts essentiels de la narration. Elle se donne ainsi à lire dans une mise en scène du sujet en mouvement, dont l'identité se déploie dans la traversée et l'errance : « Je suis celui qui voyage à travers les pays […] Je suis la toupie des temps » (Al-Hamdani, 1995, p. 113).

Dès lors, le voyage ne saurait être réduit à un simple moyen orienté vers une fin ; il devient une finalité en soi, configurant un rapport au monde fondé sur le dépassement de soi et l'intensification des expériences vécues. Parallèlement se dessine une conception exigeante du voyage, qui implique une forme de désengagement volontaire : « voyager juste, c'est ne connaître personne dans les lieux où l'on va, […] n'avoir d'engagements qu'avec soi » (Bachi, 2010,p. 85). Une telle posture suppose un détachement des attaches sociales préexistantes, condition d'une disponibilité totale à l'expérience, et ouvre ainsi à une relation plus immédiate au monde, susceptible de fonder une authenticité à la fois perceptive et existentielle.

2. Aventures initiatiques : Sindbad et la découverte de soi à travers l'exploration maritime dans *Les amours et aventures de Sindbad le marin*

Dans *Les Amours et aventures de Sindbad le marin*, le voyage maritime n'est pas simplement un cadre narratif ou un prétexte à des péripéties, mais un véritable dispositif de découverte de soi. Sindbad, figure emblématique du marin aventurier, est ici réinterprété à travers le prisme d'une subjectivité en quête de connaissance et de transformation. La mer, avec ses horizons mouvants, ses escales lointaines et ses conditions extrêmes, devient un espace d'indétermination et de confrontation à l'altérité, où le héros est constamment confronté à ses limites physiques, émotionnelles et existentielles.

L'œuvre met en lumière une tension permanente entre mobilité et identité, entre errance et construction de soi. Chaque traversée, chaque rencontre et chaque expérience sociale ou intime deviennent autant de points de réflexion où le sujet s'explore, se redéfinit et se dépasse. Le voyage maritime agit ainsi comme un catalyseur de transformation, offrant à Sindbad non seulement la découverte de nouveaux territoires, mais également celle des profondeurs de sa propre intériorité.

Ce chapitre se propose d'examiner de quelle manière la réélaboration du mythe de Sindbad fait du voyage maritime bien plus qu'un simple cadre narratif, en l'érigeant en métaphore du dépassement de soi. Il s'agira de mettre en lumière l'articulation entre l'indétermination de l'espace, les interactions sociales et les dynamiques de l'exploration intérieure. L'analyse montrera ainsi que l'aventure ne se situe plus dans le caractère spectaculaire des événements, mais dans l'intensité de l'expérience vécue et la malléabilité de la subjectivité. La mer apparaît dès lors comme un espace privilégié d'expérimentation où s'élaborent les processus de connaissance et de transformation du sujet.

Salim Bachi, en se réappropriant la figure de Sindbad, ne se contente pas d'en réactiver l'imaginaire merveilleux hérité des *Mille et Une Nuits* ; il en opère un déplacement décisif vers une exploration à la fois traumatique, érotique et existentielle. L'aventure cesse d'être un simple enchaînement d'épreuves extérieures pour devenir le lieu d'une interrogation sur la condition de l'homme méditerranéen contemporain. La mer n'est plus un décor, mais un espace de révélation où se nouent identité, exil et désir.

Le protagoniste, *harraga*[1] moderne, s'inscrit dans une trajectoire où la fuite politique se confond avec une quête intérieure, marquée par l'instabilité et l'incertitude. Cette expérience engendre une conscience fragmentée, dont la présence au monde semble se construire « dans la glaise intemporelle, à travers ces visions dans l'océan profond du désordre, qui constituent sa présence dans ce monde, volonté de vie dans les interstices de l'oubli et des mémoires » (Bouraoui, 1994, p. 92). L'être apparaît ainsi pris dans une tension permanente entre chaos, mémoire et persistance vitale. Dès lors, l'exploration maritime fonctionne comme une maïeutique inversée : loin de conduire à la découverte d'une essence stable, elle met en crise toute définition du sujet, substituant à l'ancrage terrestre la mobilité fluide de la vague comme principe de connaissance de soi.

Dans ce cadre, le mythe de Sindbad est revisité selon des modalités inédites, marquées par un passage du merveilleux à une dimension résolument charnelle, perceptible dès la réception de l'œuvre :

> Les nouveaux voyages de Sindbad. Il s'agissait des nouvelles aventures du célèbre marin. Un roman étrange où les péripéties de Sindbad étaient charnelles. L'homme passait de femme en femme pour mon plus grand plaisir. Du coup, je ne lâchai pas le livre avant de l'avoir fini (Bachi, 2010, p. 82).

Le passage met en scène une réécriture significative de la figure de Sindbad, où la simplicité apparente de l'énoncé, portée par des phrases brèves et un ton direct, renforce l'effet d'immédiateté et d'adhésion à l'expérience de lecture. L'insistance sur des « aventures » désormais qualifiées de « charnelles » marque un déplacement décisif du registre de l'exploit vers celui du corps et du désir, transformant en profondeur les modalités de l'aventure. La formule « passait de femme en femme » condense cette dynamique de mobilité affective et érotique, tandis que l'intervention du narrateur-lecteur (« pour mon plus grand plaisir », « je ne lâchai pas le livre ») souligne la puissance d'attraction du récit et sa capacité à produire une expérience immersive.

Dans cette perspective, l'accent mis sur le corps et l'érotisme révèle que l'initiation ne repose plus sur l'affrontement avec des figures extérieures et/ou monstrueuses, mais sur la confrontation à une altérité plus intime. Chaque rencontre amoureuse devient alors un espace de transformation, un dispositif à travers lequel

[1] Le terme *harraga* est largement utilisé dans les pays du Maghreb pour désigner les migrants qui tentent de rejoindre l'Europe de manière irrégulière en traversant la mer Méditerranée. Issu du dialecte maghrébin, ce mot dérive du verbe arabe « haraq », qui signifie « brûler ». Dans le langage courant, il fait référence à l'idée de « brûler les frontières » ou de contourner les procédures administratives relatives à la mobilité internationale.

le sujet se construit en se mesurant à l'autre. Les escales, Rome, Paris, Damas, ne se réduisent plus à de simples points géographiques : elles dessinent une véritable cartographie du désir, où chaque lieu correspond à une strate psychique et affective spécifique. L'expérience amoureuse, indissociable de la perte qui la traverse, inscrit le sujet dans un mouvement de décentrement continu, où plaisir et manque se conjuguent pour produire une connaissance sensible de soi. Ainsi, loin de l'aventure spectaculaire des récits traditionnels, le texte privilégie une exploration intérieure, où la subjectivité se reconfigure au fil des rencontres et des ruptures, dans une tension constante entre intensité vécue et impossibilité de toute fixation durable.

De manière analogue, la mer se présente comme un véritable chronotope de l'errance, où l'altérité géographique fait écho à une altérité intérieure. Elle ne conduit pas vers une destination, mais instaure un espace de dérive où le sujet se trouve confronté à sa propre instabilité. Le voyage devient alors un processus de dépouillement, proche d'une mort symbolique, condition nécessaire à toute recomposition identitaire. Toutefois, cette recomposition demeure toujours inachevée : chaque expérience reconfigure les précédentes sans jamais produire de synthèse stable. L'identité apparaît dès lors comme fondamentalement processuelle, travaillée par la mémoire et l'exil, où le passé persiste sous forme de traces tandis que la distance interdit toute réconciliation avec l'origine.

Par ailleurs, la figure de Sindbad acquiert une portée transhistorique qui dépasse le cadre du récit individuel :

> Sindbad était immortel : il renaissait à chaque génération et il s'incarnait dans un jeune homme à l'âme voyageuse, à la besace vide, aux yeux remplis de merveilles qui échouait toujours dans une ville étrangère aux mœurs incompréhensibles (Bachi, 2010, p. 141).

Cette dimension mythique permet de concevoir l'errance comme une structure anthropologique pérenne, dans laquelle le voyage cesse d'être une simple succession d'aventures exceptionnelles pour devenir un véritable mode d'existence. Le déplacement ne se définit plus par des péripéties extraordinaires mais se transforme en un processus continu de reconfiguration du sujet, dans la mesure où, selon Cassou, « le voyage s'est pour lui dépouillé de ce caractère essentiel : l'aventure. Et l'aventure engendre la découverte » (Cassou, 1967, p. 28). Dans cette perspective, le sujet bachien, fluide et désancré, ne trouve sa continuité ni dans un territoire fixe, ni dans une essence stable, mais dans le mouvement constant, ainsi que dans la mémoire et la langue qui en conservent les traces.

De ce fait, l'œuvre de Bachi propose une relecture profondément moderne du roman initiatique. Sindbad n'y apparaît plus comme un héros triomphant, mais comme une figure traversée par le doute, la contradiction et l'inachèvement. La quête ne mène pas à un accomplissement, mais demeure ouverte, à l'image de la mer elle-même. Le voyage cesse d'être orienté vers un but pour devenir un processus continu, où se découvrir implique d'accepter l'absence de fondement stable. L'exploration maritime se donne alors comme la métaphore d'une identité

en perpétuelle transformation : l'initiation ne réside plus dans l'arrivée, mais dans le mouvement même du départ, faisant de l'errance la condition d'une subjectivité lucide et irréductiblement inachevée.

3. La mer comme hétérotopie et matrice de désidentification

Dans le roman de Salim Bachi, le départ constitue un geste inaugural d'une densité à la fois politique, existentielle et symbolique. Quitter Carthago, double fictionnel d'Alger soumis à la violence d'un pouvoir arbitraire, ne relève pas seulement d'un déplacement géographique, mais d'un arrachement aux structures d'assignation identitaire. Une telle rupture peut être éclairée par les approches postcoloniales, notamment celles d'Edward Saïd qui, dans *Reflections on Exile and Other Essays*, considère l'exil comme une position de décentrement favorisant une distance critique à l'égard des cadres politiques, culturels et identitaires, et permettant ainsi de repenser à la fois le monde et soi-même. Dans ce prolongement, l'entre-deux-mondes propre à la condition de l'exilé ne relève pas seulement d'une déchirure ou d'une marginalité, mais se reconfigure comme un espace relationnel (Glissant, 1990, p. 187), au sens qu'Édouard Glissant confère à ce terme : un lieu dynamique d'interactions, de croisements et de mises en relation des identités. De ce fait, l'entrée en mer ne marque pas simplement un passage spatial, mais l'accès à un régime d'expérience où les repères se dérobent et où le sujet est contraint de se reconfigurer hors des cadres familiers, dans une ouverture à l'altérité qui redéfinit en profondeur les modalités mêmes de son être-au-monde.

Ainsi comprise, la mer s'impose comme un espace d'indétermination radicale, que l'on peut lire à la lumière de la notion foucaldienne d'hétérotopie[2] : un « espace autre » où les normes ordinaires sont suspendues. À la différence des territoires régis par l'appartenance et le contrôle, l'espace maritime ouvre une zone de flottement qui rejoint également les « non-lieux » décrits par Marc Augé (1992), produisant une subjectivité désancrée, privée de repères stables et contrainte de se redéfinir dans l'instant. Cette configuration peut être appréhendée comme une forme d'ergographie du sujet en déplacement, dans la mesure où l'identité ne s'y donne plus comme une essence préconstituée, mais comme le produit des pratiques, des ajustements et des expériences vécues au fil du parcours. Bien que relevant d'un autre univers romanesque, *Le Dernier Été d'un jeune homme* de Salim Bachi offre un éclairage comparable sur cette expérience de flottement, notamment à travers la description des conditions de vie à bord :

> Avant le départ, je me promène sur le bateau, arpente les coursives, les ponts. Je tombe par hasard sur les passagers de quatrième classe. Logés dans l'entrepont, ils s'entassent dans des couchettes superposées. Des langes souillés pendent entre les lits. Une odeur aigre flotte dans l'atmosphère. Des enfants vont vivre pendant vingt jours dans cet enfer. Et moi (Bachi, 2013, p. 11).

[2] Chez Foucault, les hétérotopies sont des lieux concrets qui fonctionnent comme des contre-espaces, révélant ou mettant en crise l'ordre dominant. Elles permettent d'observer autrement les structures sociales, culturelles ou symboliques.

Ce passage met en lumière la confrontation directe avec une réalité sociale étrangère et oppressante, où les repères hiérarchiques et les ordres établis semblent suspendus, accentuant la désorientation du sujet et l'obligeant à se repositionner dans un espace et un temps incertain. Simultanément, l'expérience maritime se déploie sur un plan métaphorique, reflétant la vie intérieure du protagoniste : « ce sont des négriers, ces marins sans volonté… tu ne les connais pas, toi, tu ignores le fond de l'âme comme celui de la mer : insondable » (Bachi, 2010, p. 162). L'analogie entre l'âme humaine et l'abîme marin souligne l'opacité constitutive du sujet, une profondeur insaisissable qui ne se réduit à aucune compréhension immédiate et dont le voyage ne fait qu'intensifier la complexité.

Dans cette perspective, l'espace maritime peut être envisagé comme une configuration d'errance où se superposent les mouvements du paysage et les fluctuations de la subjectivité. Dépourvue de trajectoire fixe, la traversée ne conduit vers aucun point d'ancrage, mais ouvre un régime d'instabilité dans lequel le sujet est renvoyé à la fragilité de ses repères et à la plasticité de son rapport à l'existence. L'expérience qui s'y déploie n'obéit ainsi à aucune continuité stable, se constituant comme un champ discontinu – « ni continu, ni infini, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction… » (Perec, 2015, p. 12) – qui fait éprouver au lecteur les tensions, les ruptures et les reconfigurations internes du sujet. Elle prolonge ainsi la dynamique de décentrement initiée par les expériences intimes et sociales précédemment analysées.

Dans cet univers liquide, Sindbad devient une figure paradigmatique de la modernité migrante, que l'on peut rapprocher des analyses de Stuart Hall (1990) dans « Cultural Identity and Diaspora », où l'identité est définie comme un processus relationnel, constamment reconfiguré par le mouvement, la discontinuité et l'altérité. Contrairement au modèle homérique,[3] orienté vers le retour, la trajectoire bachienne s'inscrit dans une dérive sans finalité : il n'y a plus de foyer à retrouver, mais une succession de déplacements qui reconfigurent continuellement l'individu. L'espace maritime, par son absence d'ancrage et ses coordonnées instables, agit comme un opérateur de crise des certitudes ontologiques. Le sujet ne peut plus s'y appréhender comme une essence stable, mais comme un processus en devenir. Cette expérience trouve un éclairage particulier dans les concepts de déterritorialisation élaborés par Gilles Deleuze et Félix Guattari, pour lesquels « tout agencement est d'abord territorial. La première règle concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils enveloppent » (1980, p. 629). Ainsi, le départ de Carthago ne constitue pas seulement une rupture géographique, mais engage une reconfiguration des agencements initiaux qui structuraient l'individu. En quittant ce territoire, Sindbad ne sort pas simplement d'un espace physique : il défait les cadres symboliques, culturels et identitaires qui assignaient son être. Il est projeté dans

[3] L'expression « modèle homérique » renvoie à une structure narrative et symbolique héritée des œuvres d'Homère, en particulier de l'*Odyssée*. Elle sert souvent, en analyse littéraire, de référence archétypale du voyage.

un champ de flux et d'intensités où les repères habituels se désagrègent, ouvrant un espace de déliaison et de recomposition.

La déterritorialisation ne se réduit pas ici à une perte, mais désigne un processus actif de transformation : privé de ses points d'ancrage, le sujet est contraint de se reconfigurer dans une dynamique continue de variation. Comme le soulignent Gilles Deleuze et Félix Guattari :

> Chacun – à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche, ou rêve (Deleuze, Gattari, 1991, p. 66).

Dans cette perspective, l'identité ne relève plus d'une logique de permanence, mais d'un agencement provisoire, toujours susceptible d'être déplacé, reconfiguré ou reterritorialisé au gré des rencontres, des expériences et des lignes de fuite qui traversent son parcours.

Cette dynamique de recomposition identitaire se manifeste de manière frappante dans l'expérience maritime de Bachi. Là où la tradition philosophique envisageait la connaissance de soi comme dévoilement d'une vérité intérieure, Bachi propose une lecture critique : se connaître ne consiste pas à accéder à une essence stable, mais à éprouver un manque constitutif. L'errance maritime devient ainsi un espace de désidentification progressive : elle ne produit pas une identité fixe, mais révèle la multiplicité et l'insaisissabilité du sujet, rejoignant certaines perspectives psychanalytiques lacaniennes et illustrant concrètement les processus de déterritorialisation et de reterritorialisation analysés précédemment.

Enfin, cette expérience engage pleinement le corps, soumis à l'épuisement, à la peur et aux forces de la nature. Dans une perspective phénoménologique proche de Merleau-Ponty, pour qui le corps constitue « un système de systèmes voué à l'inspection du monde » (Merleau-Ponty, 1969, p. 110), il apparaît comme le lieu premier de la connaissance : c'est en éprouvant ses limites que le sujet accède à une forme de vérité sur lui-même. Cette vérité reste toutefois fragile et mouvante, à l'image de la mer elle-même. Comme le confesse le protagoniste : « je sais bien que vous attendez de moi d'autres contes, d'autres mystères, d'autres femmes. Il n'y en a plus. C'est terminé » (Bachi, 2010, p. 260), signifiant non seulement l'épuisement des expériences tangibles et la fin des récits, mais aussi l'acceptation de l'achèvement d'une étape existentielle. Ainsi, loin de se limiter à un simple décor, l'espace maritime fonctionne chez Bachi comme un opérateur poétique et théorique central, où se croisent hétérotopie, déterritorialisation et conception processuelle de l'identité, donnant à voir un sujet en perpétuelle reconfiguration, irréductiblement multiple et insaisissable.

4. La cartographie érotique du désir

Le déplacement opéré par Salim Bachi atteint son point de tension dans la redéfinition même de l'épreuve initiatique. Là où le Sindbad des *Mille et Une Nuits* affrontait des figures monstrueuses, le Sindbad contemporain se confronte à une altérité plus

intime, celle des corps et du désir. Le titre du roman signale d'ailleurs explicitement ce renversement en plaçant les « amours » avant les « aventures », instituant une nouvelle hiérarchie où l'expérience affective et charnelle devient le véritable moteur de l'initiation. Cette orientation est également assumée par le protagoniste lorsqu'il affirme : « j'étais, moi aussi, un explorateur de la chose profonde, un nageur en eaux troublables » (Bachi, 2010, p. 159). Cette métaphore aquatique ne renvoie pas seulement à l'espace maritime, mais à une plongée dans les zones obscures du désir et de l'inconscient, où la connaissance de soi passe nécessairement par l'instabilité et le trouble.

Dans cette configuration, chaque rencontre féminine — Vitalia, Giovanna, Béatrice — excède la simple fonction narrative pour devenir un espace symbolique de transformation. Ces figures agissent comme des seuils, des médiations au sens hégélien[4], à travers lesquelles le sujet accède à lui-même en se confrontant à l'altérité. À ce titre, l'expérience avec Vitalia illustre parfaitement cette dynamique :

> Vitalia m'engorgeait comme le printemps, me desséchait comme un mois d'août, m'amollissait comme un automne languide. Je devenais la feuille dans le vent qui tombe nonchalamment de l'arbre sans amour (Bachi, 2010, p. 95).

La géographie maritime se double ainsi d'une autre géographie : celle du désir. Les escales ne sont plus seulement des lieux, mais des points d'intensité où se reconfigure l'identité. L'érotisme apparaît dès lors comme un opérateur central de connaissance, ce que confirme l'affirmation selon laquelle « la véritable chance du marin, son unique trésor, était sa capacité à se réinventer à travers les femmes et les voyages. » (Bachi, 2010, p. 149). Le corps de l'autre devient ainsi un lieu de recomposition identitaire, où le sujet se décentre, se perd et se redéfinit dans une dynamique de transformation continue.

Toutefois, cette expérience ne saurait être dissociée de la perte qui la constitue. La mer, en tant qu'espace de circulation, impose la discontinuité des relations : chaque rencontre est vouée à l'éphémère, chaque attachement menacé par le départ. Comme le suggère le protagoniste : « il faudrait reprendre la mer et dériver, vie sans destin » (Bachi, 2010, p. 129), un propos qui illustre cette tension entre errance et impossibilité de s'ancrer. Cette logique rejoint une conception du désir comme structurellement marqué par le manque, où l'impossibilité de la coïncidence maintient le sujet dans un mouvement incessant. Loin d'aboutir à une fusion, l'amour révèle au contraire la séparation fondamentale des êtres, inscrivant l'expérience affective dans une tension irréductible entre présence et absence.

Le ressac maritime devient alors la métaphore privilégiée de cette dynamique : va-et-vient entre jouissance et mélancolie, entre intensité et disparition. Comme le note Bachi, « l'amour est un mystère que les religions antiques vénéraient » (Bachi, 2010, p. 89), soulignant par ces mots le caractère sacré et insondable de l'expérience

[4] D'un point de vue philosophique, chez Hegel, la médiation désigne l'instant dialectique où la confrontation et l'articulation des opposés, à travers le dialogue, favorisent l'émergence d'une synthèse, marquant ainsi un avancement dans le processus de pensée.

affective. C'est dans l'après-coup, au moment de la séparation, que l'expérience acquiert sa véritable signification, se transformant en trace mémorielle plutôt qu'en présence immédiate.

L'initiation amoureuse se configure ainsi comme une véritable école du manque, où l'identité ne se construit ni dans la possession ni dans la stabilité, mais dans une tension constante entre désir et perte : « Erreur, on se trompe : les êtres palissent dans l'or du soir de notre vie » (Bachi, 2010, p. 120). En articulant déplacement géographique et expérience érotique, Bachi fait émerger une subjectivité profondément moderne, qui ne se constitue qu'à travers ses ruptures, ses écarts et ses inachèvements.

5. Exil, mémoire et fragmentation du sujet

L'errance de Sindbad dépasse le simple mouvement géographique pour se déployer comme une expérience temporelle profondément morcelée, où passé, présent et imaginaire se mêlent sans jamais atteindre une stabilité. Le récit adopte ainsi une structure temporelle fragmentée, échappant à toute logique linéaire, dans laquelle la mémoire joue un rôle central mais ambigu. Plutôt que de servir de principe unificateur, elle se présente comme un repère fragile et simultanément comme source de fracture, maintenant le sujet dans une oscillation constante entre attachement et impossibilité de retour. Cette dynamique paradoxale se résume dans l'expression : « Exilé du perpétuel exil » (Bachi, 2010, p. 106), qui traduit l'intériorisation d'un exil désormais constitutif de l'existence elle-même.

Dans cette perspective, l'exil dépasse sa dimension géographique pour devenir une modalité d'être au monde. Comme le souligne Edward Saïd, l'exilé est marqué par « la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable » (Said, 2008, p. 241), des mots qui illustrent une incapacité structurelle à coïncider pleinement avec un lieu ou une identité. Chez Bachi, cette situation atteint une forme radicale : Sindbad n'est pas seulement déraciné de son territoire, mais également de lui-même. La perte est totale – « il a déjà tout perdu. C'est un homme brisé » (Bachi, 2010, p. 266) – et engage une désagrégation qui excède la dimension matérielle pour atteindre l'intégrité du sujet. Dès lors, le parcours s'inscrit « sur son chemin d'exil » (Bachi, 2010, p. 244), formulation qui suggère la continuité d'un déracinement sans fin, où chaque déplacement reconduit l'impossibilité de toute fixation.

Cette impossibilité de réconciliation illustre une conception moderne et critique du sujet. Le « moi » ne se manifeste jamais comme une essence stable, mais comme une construction en constante évolution, façonnée par des récits partiels et des révisions incessantes. Chez Bachi, cette dynamique narrative conserve cependant une dimension lacunaire, ponctuée d'absences et d'interruptions, incapable d'instaurer une continuité apaisée. La mémoire, loin d'unifier, révèle au contraire la persistance de la fragmentation : les souvenirs ne restituent pas une unité perdue, mais se présentent comme des fragments disjoints qui perturbent le présent sans jamais s'y fondre, laissant le sujet traversé par des temporalités éclatées.

Dans ce dispositif, la mer joue un rôle structurant. Elle matérialise la distance et institue la séparation, tout en maintenant le sujet dans un entre-deux instable que l'on peut rapprocher de la notion de liminalité[5], que Timothy Carson définit comme :

> Le seuil de passage entre deux lieux distincts. L'état liminal est donc un état transitoire, le résultat du franchissement d'un seuil entre un lieu, un statut, une position, un état mental, une condition sociale, la guerre et la paix, ou la maladie et la mort (Carson, 2016, p. 110).

Cet état transitoire suspend les identités, les rendant indéterminées et ouvertes à la transformation, sans jamais leur permettre de se fixer. Sindbad évolue ainsi dans un espace-temps liminal, où toute tentative d'ancrage est constamment différée.La mer ne sépare pas définitivement ; elle prolonge l'écart, instaurant une distance irréductible entre le sujet et toute origine possible, faisant de l'errance un véritable laboratoire existentiel où la subjectivité se reconstruit dans l'incertitude et la mobilité.

Sous l'effet de cet espace liminal et de la suspension des repères stables, le « moi » se présente comme un palimpseste, parcouru par des traces multiples, partiellement effacées mais jamais complètement disparues. Cette métaphore traduit une subjectivité stratifiée, constituée de couches narratives hétérogènes en perpétuelle recomposition, toujours marquée par l'absence et le différé, et jamais totalement présente à elle-même. L'exil, la mémoire et la mer s'articulent ainsi pour produire une figure du sujet profondément fragmentée. Dépourvu d'unité originelle ou de possibilité de réconciliation, Sindbad incarne une subjectivité en tension, façonnée par le manque et la discontinuité. L'errance ne vise pas la restauration d'un soi stable, mais la reconnaissance de son éclatement irréductible, faisant de la fragmentation non une anomalie, mais la condition constitutive de l'existence.

6. Une initiation sans finalité : vers une ontologie du mouvement

Au terme de ses pérégrinations, le Sindbad bachien n'accumule ni richesses matérielles ni certitudes stabilisées ; sa seule fortune réside dans l'épaisseur d'un vécu fragmenté, irréductible à toute synthèse. Le « moi » cesse d'apparaître comme un territoire à conquérir pour se définir comme un horizon fuyant, toujours en voie de reconfiguration. Cette perception est explicitement formulée dans l'expression : « des fragments obscurs une réalité fantomatique » (Bachi, 2010, p. 33), qui met en évidence la nature lacunaire du réel et, corrélativement, celle du sujet qui tente de s'y inscrire. De ce fait, l'expérience ne produit pas un savoir unifié, mais une constellation discontinue de perceptions et de souvenirs, dont l'opacité résiste à toute totalisation.

Dans ce cadre, le mouvement ne se réduit pas à une simple dynamique libératrice ; il se déploie à la fois comme condition et contrainte de l'expérience. La remarque de Bachi souligne cette tension : « le mouvement s'accélérait tant la jeunesse de la cité jadis glorieuse désespérait de jamais connaitre le bonheur »

[5] La liminalité est un concept issu de l'anthropologie, utilisé notamment par Arnold van Gennep et développé par Victor Turner, et repris ici par Timothy Carson. Le terme vient du latin *limen*, qui signifie « seuil ». Il désigne un état intermédiaire, transitoire, situé entre deux situations ou statuts.

(Bachi, 2010, p. 58). L'accélération y introduit une dimension critique, inscrivant l'errance dans une temporalité moderne caractérisée par l'urgence, la désillusion et l'impossibilité d'atteindre un état d'accomplissement stable. Plutôt que de conduire à la stabilisation, le voyage exacerbe la conscience d'un décalage irréductible entre le désir d'ancrage et la perpétuelle défaillance de ce dernier, révélant la condition intrinsèquement mobile et fragmentée du sujet.

Cette tension atteint son point culminant dans une réflexion ontologique où l'expérience du voyage s'entrelace avec la conscience de la finitude : « L'écoulement indiquait que le temps ne faisait rien à l'affaire, car nous avions beau respirer et marcher dans l'instant, un jour ou l'autre, il nous faudrait céder la place, emmaillotés et jetés dans l'oubli » (Bachi, 2010, p. 105). Plutôt que d'offrir une échappatoire, le déplacement met en lumière la condition mortelle du sujet. Le flux temporel, à l'image du flux maritime, ne peut être suspendu et emporte avec lui toute tentative de stabilisation, rappelant que l'existence est intrinsèquement vouée à l'effacement et à la transformation continue.

Ainsi, l'initiation ne débouche sur aucune résolution ni sur une quelconque forme d'accomplissement. Elle demeure ouverte, inachevée, à l'image de la mer elle-même, dont l'infinité et l'instabilité constituent une métaphore structurante. Le voyage devient alors un processus continu, où la découverte de soi ne consiste pas en l'atteinte d'une vérité stable, mais dans l'acceptation d'une fragmentation constitutive. Être ne signifie plus atteindre un état, mais traverser des expériences, consentir à l'instabilité comme condition fondamentale, et reconnaître dans l'inachèvement non une limite, mais la vérité même de l'existence.

7. Conclusion

Les Amours et aventures de Sindbad le marin propose une réinvention profonde du modèle initiatique classique, remplaçant la logique téléologique de l'accomplissement par une poétique de l'errance et de l'inachèvement. Salim Bachi y articule une réflexion contemporaine sur l'identité instable, l'expérience de l'exil et la fragmentation mémorielle, où le but n'est plus l'accès à une vérité définitive, mais l'exploration des conditions mêmes de son impossibilité.

Le parcours de Sindbad ne conduit jamais à une révélation finale ; il ouvre plutôt sur une lucidité troublante, celle d'un sujet confronté à une quête perpétuellement ouverte. L'initiation, loin d'être conçue comme un processus orienté vers un terme précis, se transforme en dynamique continue, où le sens se construit au fil du déplacement. Chaque départ, rencontre ou traversée agit comme un geste inaugural, sans cesse renouvelé, faisant de l'expérience elle-même un espace de formation et de transformation.

Dans ce cadre, l'espace maritime cesse d'être un simple décor pour devenir un véritable opérateur symbolique et existentiel, condensant les tensions entre ouverture et perte, mobilité et désancrage. Le sujet, dépourvu de fixité, ne se définit que par le mouvement, l'instabilité et la recomposition permanente de ses repères. Chaque expérience vécue, chaque rencontre avec l'altérité, contribuent simultanément

à l'enrichissement et à la déstabilisation de la subjectivité, révélant une identité processuelle, mouvante et toujours en devenir.

Ainsi, le voyage s'impose comme la métaphore centrale de l'existence : un espace instable, traversé par des flux contradictoires, où toute tentative de fixation se révèle illusoire. À l'image de cet itinéraire, le sujet bachien ne peut se constituer comme une entité close ou unifiée ; il se déploie dans un mouvement de transformation continue. La seule forme de vérité qui émerge ne réside pas dans l'identité en elle-même, mais dans le flux même qui la traverse, faisant de l'inachèvement une condition intrinsèque et constitutive de l'existence.

Bibliographie

Bachi, S. (2010). *Amours et aventures de Sindbad le Marin*. Paris : Gallimard.

Bachi, S. (2013). *Le Dernier Été d'un jeune homme*. Paris-: Flammarion.

Carson, T. (2016). *Liminal Reality and Transformational Power: Transition, Renewal and Hope*. Cambridge : Lutterworth Press.

Cassou, J. (1967). Du voyage au tourisme. *Communications*, 10(1), pp. 25–34.

Christin, R. (2005). *Anatomie de l'évasion*. Paris : Homnisphères.

Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*. Paris : Minuit.

Deleuze, G. & Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris : Minuit.

Glissant, É. (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.

Merdji, N. (2017). Le récit de voyage : quête et découverte dans *Autoportrait avec grenade et dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi. *Multilinguales*, 8, pp. 166–179. https://doi.org/10.4000/multilinguales.437

Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde*. Paris : Gallimard.

Montanaro, M. (trad.) (1995). *Le Maqamat (Al-Hamadani), tome I*. Milan : Ariele.

Perec, G. (2015). *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée, coll. « L'espace critique ».

Saci, F. (2017). La mobilité comme fuite dans le texte romanesque de Salim Bachi : pour une redéfinition de l'espace-temps du mouvement. *Langues & Usages*, n°1, pp. 218–231. Disponible sur : https://asjp.cerist.dz/en/article/123891

Saci, F. (2018). Écriture de soi et métadiscours dans *Autoportrait avec Grenade* de Salim Bachi. *Aleph*, *5*(2), pp. 77–90. https://aleph.edinum.org/1289

Said, E. (2008). *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Arles : Actes Sud. Traduction de Ch. Woillez.

Serghini, J. (2020). De l'interculturel et du métissage dans l'écriture de Salim Bachi. *Babel*, 41, pp. 177–188. https://doi.org/10.4000/babel.10313